

Journal d'un prisonnier de guerre à l'Oflag III-C (2)

22 SEPTEMBRE 1941

Finie la fête. Elle a passé comme un rêve rapide et brillant. La gracieuse Niçoise, la mince Boulonnaise, la timide Alsacienne, évanouies ces charmantes visions. Le camp a repris son aspect habituel, les baraques sont démontées, les ordonnances ont balayé les cours..., on recommence à tourner en rond. Il n'y a plus que des prisonniers en kaki. Nous n'avons même pas la consolation d'une gueule de bois. Le temps lui-même semble se remettre à la pluie. Les feuilles mortes tombent une à une et je viens de m'apercevoir que la vigne vierge est déjà bien rouge.

23 SEPTEMBRE 1941

Crouzy a été repris dans la matinée du 18. Il a été ramené au camp et transféré dans une chambre à part, totalement isolé de nous. On n'a pas pu l'approcher d'assez près, pour converser et connaître les détails sur son odyssée. Il aurait été arrêté à Kottbus. Six officiers ingénieurs des Mines ont été libérés le 19. Seize officiers et ordonnances malades ont également été libérés le 21. À part cela, les huit dessins du Lübber-Art ont été vendus aux enchères cet après-midi produisant la coquette somme de 398 RM. Un dessin à lui seul a rapporté 100 RM. Il serait peut-être difficile de déterminer de quel sentiment de charité ou de cochonnerie qui sommeille en nous a eu le plus de part dans cette adjudication chaudement disputée. Le bénéfice net de la kermesse, défalcation des frais s'élève à 10.000 RM, soit 200.000 francs. Tous les retours ne sont pas des fins de romans tels qu'on les aime. Le lieutenant Lamoureux, ancien combattant libéré, écrit que, rentré chez lui, il trouve sa femme... en prison ! L'ancien chef du bloc A4 nous apprend, c'est moins grave, qu'il s'est cassé la clavicule à la suite d'une chute de bicyclette. Autre écho de la kermesse : parmi les lots du cirque-loterie, il y avait une capote anglaise et c'est un curé qui l'a gagnée !

24 SEPTEMBRE 1941

En dehors des vivres qu'elle nous apporte périodiquement, la Croix Rouge nous a envoyé aussi du linge et des uniformes. Oh ! il n'est pas de première qualité ce linge et elles ne sont pas brillantes ces tenues, ce sont d'ailleurs des tenues de troupe. Elles sont de types variés et il n'en est peu de neuves, autant de bleu horizon que de kaki. Tout cela est bien à l'image de la France vaincue et appauvrie. Un certain nombre n'a pas voulu accepter de porter d'aussi risibles accoutrements. Pour ma part, je ne pouvais m'offrir un tel luxe. Voici l'énumération des fournitures que j'ai reçues. Une tenue complète, vareuse et culotte kaki, bandes molletières bleues, une paire de chaussures usagées, 3 chemises, 4 mouchoirs, 2 caleçons, 3 paires de chaussettes, un chandail de laine bleue.

25 SEPTEMBRE 1941

Il y a quelques jours, les lieutenants Chaix et Braud ont été appelés auprès de l'ambassadeur Scapin à Berlin. Ils seraient incessamment libérés tous les deux et resteraient attachés à l'ambassade. Braud se rendrait à Berlin tandis que Chaix irait à Paris. L'ambassadeur manque paraît-il de collaborateurs. Les exigences qu'on lui impose quand il s'en présente sont inacceptables (assurance sur la vie, immunité diplomatique etc.). Alors Scapin en cherche parmi les prisonniers.

Une conférence débute par une allocution du colonel qui notamment dit ceci : « Au cours de l'hiver 39, j'étais en contact avec une haute personnalité militaire britannique qui me dit : en 1914, nous sommes venus combattre à vos côtés comme alliés. Aujourd'hui, la guerre que nous faisons est la guerre de la cité. Elle durera 5 ans, 10 ans si c'est nécessaire ». Une autre personnalité britannique écrivait à un de ses amis intimes, « cette guerre sera longue, longue, très longue ». Puis, rapportant le plus fidèlement possible la pensée même de l'ambassadeur Scapin, Chaix parle de la situation générale en France, Braud des consignes du maréchal Pétain. Pas de révélation cette fois encore, une mise au point peut-être sur certaines choses. En bref voici : Les Français se sont installés dans la défaite, comme en 39 ils s'étaient installés dans la drôle de guerre. Ils ne sont préoccupés que de leurs petits soucis particuliers. Les mesures prises contre les communistes par le Maréchal sont plus sévères encore que la presse le fait savoir. Le Maréchal compte beaucoup sur les prisonniers pour l'aider à soutenir la révolution nationale, jouant avec eux sa dernière carte. Les trois mots d'ordre : Silence..., discipline..., cadres.

26 SEPTEMBRE 1941

Outre le service de la Kommandantur installé dans un bâtiment spécial de l'autre côté des barbelés et occupé uniquement par des Allemands, le camp comprend différents services secondaires plus ou moins officieux, greffés sur les premiers avec lesquels ils maintiennent une liaison. C'est le cas entre autre de la salle de service, de la cantine, du magasin d'habillement, de la cuisine. Ces divers organismes ont reçu le surnom de maffias. On n'a jamais eu besoin de faire appel à des volontaires pour occuper de tels postes. Dès qu'une place est vacante, personne n'en sait rien, mais le nouveau titulaire est bientôt trouvé. Occuper une de ces charges procure en effet de petits avantages dont on sait tirer profit et dont on fait profiter ses amis, à titre de réciprocité bien entendu. Ainsi, quand, à la cantine, arrivent des articles rarissimes (vinaigre, citrons, lait, parfum etc.), les premiers avertis sont les adhérents des maffias. Quant aux autres, après s'il en reste. Les amis du garde-mites sont servis en priorité.

À eux les belles culottes kakis, toutes neuves, le plus beau linge. Il y aura toujours assez de bleu-horizon pour les autres. Si la cuisine distribue des boîtes de singe ou des sardines, il en reste toujours quelques-unes en surnombre qu'on se partage... C'est la moindre des choses, on se dévoue assez... ! Voilà de bien petites choses et il n'y a pas là matière à faire un drame. Si je le rapporte ainsi, c'est plutôt en raison de son côté pittoresque.

27 SEPTEMBRE 1941

Le lieutenant Henry nous a fait ce soir sa causerie habituelle sur « Les événements du mois ». La première de ces conférences remonte au début de l'hiver. Elle était accidentelle, mais devant son succès, le nombre et l'assiduité croissante des auditeurs et leur insistance, c'est devenu une tradition. Le lieutenant Henry est professeur agrégé d'histoire, c'est un de nos brillants universitaires. Il a une intelligence cartésienne, claire et très subtile. Doté d'une parole facile, il est disert et n'est jamais banal. Et ce qui ne gêne rien, il est très simple dans ses contacts avec ses camarades. Donc, pendant un mois, il a compulsé les journaux (il parle l'allemand couramment) et s'est constitué un dossier dans lequel il a retenu les nouvelles essentielles d'ordre politique, économique et militaire. Des articles de fond comme des informations qui peuvent tenir en trois lignes. Il les a confrontées entre elles et a rapproché les dates, les chiffres, relevé telle évolution, telle opinion, des inexactitudes, des divergences, des contradictions. Alors, il nous brosse la situation ou tel problème, en un tableau d'ensemble objectif, impartial, prudent et vigoureux. Net comme une démonstration mathématique avec des vues souvent perspicaces et inattendues, qu'il nous est impossible d'attendre à la lecture d'un seul journal, plus ou moins hâtive et incomplète. De quoi nous a-t-il entretenus ce soir ? Je ne résume pas, mais je me contente de citer les paragraphes suivants : « En France, le marché noir, la question des textiles, l'avenir politique de la Belgique, commentaire d'un document tiré du 7^e Livre Blanc allemand, montrant la puissance de la pénétration de l'économie du REICH, dans le sud-est européen, avant que les événements militaires soient venus confirmer une position de fait. Jeux du Japon et des États-Unis dans le conflit actuel.

28 SEPTEMBRE 1941

Voici peut-être la réflexion la plus intéressante que j'ai rencontrée au cours de mes lectures. « Il ne faut pas vouloir mettre dans la vie trop de pensée si on veut lui laisser sa douceur. Il fait bon être un peu bête et un peu ignorant ». Jean Martel (Le récit du Corail)

29 SEPTEMBRE 1941

Je fais toujours de l'allemand. J'y consacre une moyenne de 3 heures par jour. Aussi depuis un an que je suis à ce régime, j'ai acquis un sérieux vocabulaire et les progrès

sont appréciables. Cependant, j'ai renoncé à suivre les cours, les professeurs possèdent à fond la langue, mais leur pédagogie laisse malheureusement à désirer. Actuellement, je me suis assez affranchi de l'usage du dictionnaire pour lire n'importe quel article ou quel roman allemand. Mais si je lis à peu près couramment, l'éducation de l'oreille reste à faire. Je parviendrai sans doute sans trop de difficulté à comprendre un allemand qui me parle, à condition toutefois qu'il me parle lentement et à m'exprimer moi-même à lui, sur un sujet simple, mais il y a encore trop d'hésitation et d'efforts. La radio me reste pratiquement inintelligible et c'est bien dommage. Ce qu'il faudrait, c'est un stage d'un mois au milieu d'Allemands. Alors, le dernier écueil serait en grande partie surmonté.

30 SEPTEMBRE 1941

Comme tout le monde, les officiers de la Kommandantur, ont leurs noms et prénoms de l'état civil, mais nous les avons rebaptisés pour notre propre compte et nous ne les connaissons guère que sous leur surnom. Le major Dudan est un remarquable échantillon du type germanique : il est de haute stature, large d'épaules, corpulent, massif. Ainsi nous l'avons surnommé « Dix Tonnes ». Dix Tonnes a sous ses ordres : Araignée, Fil de Fer, d'Artagnan, Gélatine, Bouboule. Bouboule est le plus populaire, il est rond, rougeaud. Quand il se déplace, il ne marche pas, il tangué, il roule et a l'air brouillon, grognon, barbare. De temps en temps, d'une voix éraillée, il pousse des coups de gueule inattendus mais, au demeurant, il n'est pas méchant pour un sou. Son péché mignon, c'est de caresser le goulot de la bouteille de schnaps et il lui arrive de passer l'appel dans des conditions telles qu'il pourrait avoir l'illusion de nous voir deux fois plus nombreux. Dernièrement, au cours d'une ronde de nuit, voici comment, titubant, hoquetant et mobilisant ses rares notions de français, il apostropha le camarade de garde en ces mots : « Vous, monsieur de garde, hein ? C'est moi Herr Bouboule..... ! »

1^{ER} OCTOBRE 1941

La plupart du temps, il s'agit d'une chose qu'on emprunte et qu'on ne rend pas ou d'une autre qu'on trouve sur son chemin et qu'on s'approprie. Ce peut-être aussi un souvenir qu'on s'offre au détriment de la collectivité. Bref, bien que ce soit difficilement admissible dans un milieu d'officiers, le fait est là, on chipe, on commet des détournements, on vole. Il n'est guère de jour où là-dessus une mésaventure plus ou moins désagréable ne soit signalée. Un distrait a-t-il oublié son savon au lavabo et ce précieux morceau de savon est à jamais disparu. C'est bien là, l'incident classique. Rien ne ressemble plus à une chemise kaki, à une paire de chaussettes grises qu'une autre chemise kaki ou une paire de chaussettes grises. Aussi quand on fait sécher le linge, il est prudent de ne pas le perdre de vue. À la suite d'une partie de basket ou de volley, un joueur a laissé sur le terrain son pull-over ou son

cache-col, le lendemain, par la voie du tableau d'affichage, il remercie d'avance le camarade qui, par erreur, lui aurait ramassé ses affaires de bien vouloir les lui rapporter. Adieu au pull-over, adieu au cache-col. À chaque inventaire, auquel procède la bibliothèque, il manque toujours un certain nombre de bouquins. Elle a beau les réclamer et insister auprès des négligeants et des retardataires et voilà les livres perdus. Naturellement, il s'agit toujours d'ouvrages de valeur. Quand le bar s'est monté, il avait mis notamment en service 60 petites cuillères. Au bout de quinze jours, il ne lui en restait plus qu'une. C'est au bar, sur des réchauds à gaz qu'on va faire sa cuisine. À cet effet, le bar dispose d'un certain nombre d'ustensiles. Or ce soir, une note du chef de camp nous informe que des fait-tout et des casseroles ont été volés. Cette fois, le mot est prononcé. Conséquence, si le matériel manquant n'est pas rentré demain matin, ajoute la note, le bar sera fermé jusqu'à nouvel ordre.

2 OCTOBRE 1941

Heure musicale consacrée à Beethoven. Le lieutenant Simonin est un prêtre du diocèse de Verdun. Il est aussi un virtuose du piano et surtout une de ces âmes privilégiées qui comprennent et qui sentent profondément la grande musique. Cet après-midi, il nous a commenté et interprété deux œuvres de l'illustre compositeur, mais je ne sais plus lesquelles. Il joue par cœur, le plus souvent, les yeux clos. Si je dis que son auditoire l'écoute figé, tendu, ravi, je n'emploie pas là d'épithètes hyperboliques, je me contente de rapporter ce qui est. L'assistance est réellement dans cet état de grâce qui vous transporte vers les plus hautes émotions artistiques. Au premier rang sont assis le major Dudan et deux autres officiers allemands. Moi aussi, je suis là, avec toute ma bonne volonté. C'est à la fois beaucoup et peu. À parler franc, j'ai été moins souvent enlevé que j'aurais aimé l'être et plus souvent effleuré que remué. Pourtant, je me suis plus appliqué à sentir que je n'ai senti vraiment. C'est Toi, ma Chérie qui aurait dû être présente à ma place, lors de cette manifestation. J'y ai pensé plus d'une fois.

3 OCTOBRE 1941

L'automne a envahi le camp et le transforme à sa manière. Si les chênes, les platanes et les frênes résistent encore assez bien, par contre les doux tilleuls subissent passivement leur sort. Leurs frondaisons se clairsement, leurs branches noircissent, ils sont verts, ocre, orangés, bruns et les rafales emportent leurs feuilles d'or. Quant aux conifères, ils sentent leur heure venir. Leurs silhouettes sombres se dégagent davantage d'un jour à l'autre. Les glaïeuls frileux prennent des airs penchés et languissants. Les dahlias en plein épanouissement piquent çà et là les pelouses de leurs taches pourpres, la vigne vierge triomphe. Que le soleil brille et c'est à travers le camp une féerie de couleurs chaudes qui se marient harmonieusement avec la brique rouge des bâtiments. Aussi, on comprend que les artistes se soient

multipliés. On en déniche dans tous les coins du camp et on en découvre de toutes les forces. Depuis quinze jours, on dessine, on peint avec ardeur. C'est devenu une épidémie, car les sujets ne manquent pas : contre-jour, détails, ensemble. Tous les moyens d'expression sont utilisés, l'huile, l'aquarelle, la gouache, le fusain. Alors, je me suis décidé moi aussi. Pour ce faire, j'ai acheté à la cantine une méchante boîte de couleurs et j'ai repris mon carnet de croquis. Je tiens à te prévenir tout de suite que je n'ai aucune prétention artistique. Puisque la photo fait défaut, j'essaie d'y suppléer en crayonnant quelques documentaires à ton intention. Que tu puisses voir autrement que par des descriptions écrites, le cadre dans lequel nous vivons. Voilà mon but et seulement cela.

4 OCTOBRE 1941

Ce soir, causerie du lieutenant Devaux sur les impressions de retour des camarades qui nous ont quittés récemment. Anciens combattants, sanitaires, mis en congé. Très intéressante initiative. Devaux a lu un grand nombre de lettres adressés au camp et il en a dégagé tout ce qui était concordant et susceptible de nous intéresser. Le voyage du retour déjà. On rentre en France en suivant un itinéraire plus ou moins compliqué à travers l'Allemagne et selon un horaire non moins capricieux (l'un note 45 arrêts dans une seule nuit). Il y a un séjour d'un ou plusieurs jours dans tel Stalag ou tel Oflag. La comparaison leur donne unanimement l'occasion de répéter qu'à l'Oflag IIC, nous sommes installés comme des princes. Traversée de l'Alsace où les manifestations de sympathie de la population sont touchantes et tirent à plus d'un, les larmes aux yeux. L'accueil au centre de démobilisation est parfaitement organisé : réception émouvante des autorités avec piquet d'honneur, Marseillaise, fanfare, acclamations de la foule (Serions-nous en passe de devenir des héros ?). Puis repas copieux, paiement d'indemnités diverses, services téléphoniques et télégraphiques pour avertir sa famille, formalités de toutes sortes accomplies avec diligence et vous rentrez chez vous. Enfin, vous êtes libre... libre !!!

Problème du ravitaillement. Plus ou moins grave selon les régions, que l'on vive à la campagne ou à la ville... particulièrement pénible à Paris. D'une manière générale, qu'il s'agisse de la Zone Occupée ou de la Zone Libre, le problème reste difficile à résoudre et plus compliqué qu'on se l'imagine ordinairement ici. On nous recommande de ne pas le considérer à la légère. On en rejette la faute, soit aux Allemands, parfaitement corrects sans doute dans leurs rapports mais qui écument centres de production et magasins (sic), soit au marché noir dont le développement est considérable, qui se cache à peine et qui détourne du commerce régulier le peu que l'on pourrait y trouver. La confection des colis est souvent une gageure. N'oublions jamais que nos familles déjà privées prélèvent encore sur leurs rations pour nous faire des envois intéressants. En ce qui concerne l'état des esprits, l'impression la plus ressentie par les rapatriés est celle relative aux mouvements de l'opinion.

La mentalité des prisonniers est nettement meilleure. Là-bas, en France, existe rarement une compréhension saine et reconfortante de la situation. Sentiment de Patrie et volonté de relèvement national restent lettres mortes. Travail souterrain des éléments gaullistes et communistes. Pagaille, égoïsme, embusqués, des mots qui reviennent souvent dans les lettres. La seule consolation chez ceux de la Zone Libre : l'excellente tenue de notre armée d'armistice.

5 OCTOBRE 1941

La grande raison des maux dont souffre l'homme tient probablement au fait qu'il se prend trop au sérieux.

6 OCTOBRE 1941

L'Université de Lübben a rouvert ses portes ce matin. Sans doute a-t-on pris des inscriptions ? Pour l'occasion, nous avons acheté des cahiers à la cantine dans le but de travailler sérieusement, quoiqu'on nourrisse moins d'ambitions que l'année dernière. Mais l'événement n'a guère défrayé la chronique, car il s'est produit sans qu'on l'attende. Les premiers cours ont lieu dans une atmosphère calme... bien calme ! Quelle différence avec l'an dernier ! Moins d'enthousiasme et ceci autant parmi le personnel enseignant que chez les étudiants que nous sommes. Certains professeurs se sont récusés, d'autres ne sont pas encore prêts. Un certain nombre, il est vrai et non les moindres, sont partis. Je pense en particulier au capitaine James, professeur à la faculté de droit de Paris et surtout au lieutenant Jamet, jeune et brillant professeur agrégé de littérature au lycée de Poitiers. Les cours de ces deux éminents universitaires, non seulement faisaient chaque fois salle comble, mais on faisait la queue pour être certain d'avoir une place. Un souvenir plein d'admiration et de reconnaissance au Maître Jamet pour ses conférences d'histoire littéraire, si savantes, si claires, si étincelantes. Le héros de notre revue était le chiadeur, ce pauvre prisonnier qui, pris d'une insatiable fureur de s'instruire, ne savait plus où donner de la tête, dans sa hâte d'ingurgiter au maximum les flots de connaissance dont il était submergé. M'est avis que ce type a vécu et que le chiadeur 1941-1942 ne sera qu'un pâle reflet de son aîné.

7 OCTOBRE 1941

Le wagon Pétain mensuel est arrivé, le 2 octobre. Distributions de biscuits de guerre, un citron, 3 paquets de cigarettes, deux paquets de tabac. Depuis une huitaine, le bar vend à nouveau de la bière blonde, de la vraie qui fleure bon le houblon. Quoiqu'il fasse moins chaud, on a davantage soif. Le chauffage central a été allumé le 3 octobre. Deux camarades sont partis rappelés en France par leur industrie. Comme on dit ici, deux pauvres cons de moins. Vente ce matin de pommes par la cantine, mais la consommation est contingentée à 10 pommes par personne. Ce sont des pommes tombées, d'une apparence et d'une saveur assez médiocres. Néanmoins, ce sont

des fruits frais. La cantine ne pouvait nous offrir rien de plus agréable. Nous les aurions volontiers payés le double. Quant à l'extinction des feux, il est ramené à 22 heures à partir de ce soir.

8 OCTOBRE 1941

Un bon moyen pour se faire libérer, c'est d'être malade, mais pas trop tout de même, pas au point que votre santé soit sérieusement compromise, mais assez malade pour être rapatriable... ou du moins reconnu comme tel. Indubitablement, il y a de grands malades. Nous avons vu partir de pauvres diables amaigris et hâves et qui pouvaient à peine se tenir debout. Certains sont même décédés en cours de route. Cependant, nous avons également vu partir beaucoup d'autres qui apparemment semblaient aussi solides que le Pont Neuf et à n'en pas douter ils n'en avaient pas que l'apparence. Ceux-là sont des malins. Le gars malin qui se souvient opportunément d'une vieille affection du foie ou d'ailleurs. Pour le moment, les rhumatismes sont très cotés. Il se compose alors une mine de circonstance et va trouver le toubib. Là, il lui expose éloquentement son cas ayant même fait venir de chez lui des pièces à conviction : attestations médicales et radiographiques édifiantes. « Voici docteur, des malaises que je croyais à jamais perdus me reprennent. Jusqu'à présent, je pensais que ce serait passager, malheureusement, cela empire de jour en jour, avec ce régime alimentaire que l'on nous fait subir... alors vous comprenez, c'est fatal ! ». Naturellement, le toubib, une fois accroché, il faut le maintenir en état d'alerte. Il ne faut pas qu'il perde de vue votre précieuse personne... tout l'art est là ! Notre malade dose savamment ses réapparitions à la visite. Si nécessaire, il se fait admettre à l'infirmerie. Bien sûr, il lui faut de la patience aussi car le dénouement peut se faire attendre des semaines, comme des mois. Un beau jour enfin, il est convoqué par le médecin allemand qui l'examine, l'interroge, qui hésite sur le diagnostic à poser. Il faut alors fournir le suprême effort qui doit définitivement le convaincre et c'est bien le diable s'il ne l'inscrit pas sur la prochaine liste de départ.

9 OCTOBRE 1941

Toutes les chambres ne se ressemblent pas. Je ne parle ici que de l'aspect matériel. Elles sont plus ou moins sympathiques suivant leur situation, Que ce soit au rez-de-chaussée ou au premier étage, suivant l'exposition, sur la rue ou sur les cours intérieures, l'orientation, enfin l'ameublement. Il y a entre autre de grandes chambres et des plus petites, avec leurs avantages et leurs inconvénients. Ainsi la chambre de l'abbé Jacquot est toute petite dans laquelle il y a quatre occupants. L'abbé Jacquot me faisait l'autre jour un sombre tableau de sa vie dans sa chambre 14, mais le prisonnier Jacquot peut-il raconter des choses gaies. Quant à moi, le sort m'a affecté à la chambre 23. C'est une grande salle que nous sommes actuellement 14 prisonniers à partager. J'aurais eu, à plusieurs reprises, l'occasion de m'installer dans une pièce plus petite, mais après tout, je ne me trouve pas mal où je suis et j'ai refusé de déménager. Je loge

actuellement avec les camarades Pierre Carron, André Gillet, Johan Fouquet, Maurice Passot, Gabriel Briel, Jean Chevalyre, Charles Petitjean, Maurice Plyant, pierre Potel, Léon Jaloux, Pierre Pillier, Georges Bernard et Daniel Cottard.

10 OCTOBRE 1941

Depuis hier, il pleut : tantôt à verse, tantôt la bruine. Pas de vent mais le ciel est gris. Avec la disparition du soleil, les choses ont pris une couleur terne et sale. Les toits d'ardoise et les pavés ont des luisances bleutées avec des flaques un peu partout. De plus, il fait froid... c'est l'automne ! Les cours sont abandonnées, on les traverse hâtivement, le col roulé pour se rendre à un cours ou à l'appel. Les joueurs de boules ont déserté les lieux et les moineaux peuvent y piailler à leur aise. À l'intérieur des bâtiments, il fait sombre, l'électricité est allumée de bonne heure et tente de diffuser un peu de clarté. Pas étonnant que les visages soient renfrognés, car la plupart sont enroués et toussent à qui mieux-mieux. Mélancolie... !

11 OCTOBRE 1941

Le roman policier, c'est la marque de notre siècle mécanique en littérature. On n'y fait pas de sentiment, on n'y peint pas de grands caractères, on n'y remue pas non plus de grandes idées philosophiques, politico-sociales, à l'intention des régénérateurs de l'humanité. Le domaine particulier qu'il exploite est nettement circonscrit. Un écrivain de roman policier ignore l'inspiration, il ne saurait d'ailleurs qu'en faire. Il monte son affaire comme un ingénieur monte une machine. C'est une affaire d'intelligence, de calculs précis et d'ingéniosité. On part de données : un crime. Les premiers efforts de l'enquête aboutissent à des résultats sur lesquels on échafaude des hypothèses, en s'appuyant sur celles-ci tout en pratiquant le jeu de la main chaude. On procède à une série de revirements qui vous conduisent à la solution définitive... la découverte du coupable. Voilà, c'est comme pour un problème d'arithmétique. Le style est impersonnel, les personnages sont conventionnels et on retrouve toujours les mêmes accessoires. Mais à côté du raisonnement, il y a aussi l'action, de l'aventure, du sport. On quitte l'avion pour le taxi. On ne prend pas le temps de dormir, on téléphone à tout bout de champ, on essuie des coups de feu cependant

que, lancé sur la bonne piste, on approche du dénouement. Et tout cela, ça dure 300 pages. J'ai méconnu la littérature policière mais elle est plus saine que je ne le croyais, car elle a notamment cette vertu de ne pas vous faire penser... ni au cours de la lecture, ni après !

12 OCTOBRE 1941

Nous sommes dimanche et comme l'appel se passe à 11 heures au lieu de 9 heures, on se lève tard, puis on s'adonne à la toilette avec un soin tout particulier. On cire ses souliers, on troque une vareuse troupe contre une vareuse d'officier, on se donne un coup de brosse. Plyant sort son képi, Jaloux prend ses gants, la plupart mettent une cravate. On va à la messe ou on n'y va pas. Comme c'est jour de courrier, on écrit sa lettre. L'appel, la soupe et voilà la matinée de passée. Mais que l'après-midi peut-être long, long, long... On a laissé en plan les occupations de la semaine et on ne sait que faire. Il y a bien un mois que je n'ai pas joué au bridge, plus de six mois que je n'ai pas touché à un jeu d'échecs. Ces occupations ne me disent plus rien. On regarde par la fenêtre, on baye aux corneilles. Si une conversation s'ébauche, elle meurt aussitôt lamentablement. On traîne sans but les mains au fond des poches à travers les salles communes et les couloirs. C'est terrible ce que l'on peut s'emmerder, opine sentencieusement Pellier qui, étendu sur son lit, fume cigarette sur cigarette. C'est le sentiment unanime. Personne n'aime le dimanche sauf les dévôts. Le dimanche n'est pas un jour comme les autres, le dimanche est un jour pire que les autres.

13 OCTOBRE 1941

Le 9, la soupe a été servie en retard. Les seaux et les bassines affectés à la distribution avaient-ils été détournés ? Ce même jour, le lieutenant Braud nous a quittés pour faire partie de la mission Scapin à Berlin. Chaix reste en attendant son tour. Un imbécile a écrit ouvertement dans une lettre qu'on pouvait lui adresser n'importe quoi, dans ses colis vu que le contrôle était loin d'être rigoureux. Naturellement la censure a avisé le commandant Dudan de la chose, qui a pris des mesures coercitives en conséquence. Le 10, une évasion..., le 12 deux autres évasions... Nouveau renforcement des barbelés. (à suivre...)